

sauve à toute vitesse. L'esclave abasourdi ou le faix abandonné est repris et ramené au logis par quelque autre individu; lui, rien de pareil. La porteuse ne songea point à s'éloigner de l'endroit où je l'avais déposée. Elle tournait sur elle-même, très-inquiète, et pourtant très-résolue, ne comprenant rien à la circonstance prodigieuse qui avait fait disparaître sa compagne morte, mais n'ayant l'air de rien craindre pour elle-même et ne renonçant point à la chercher.

Dès que j'eus reposé à terre sa camarade, en ayant soin de la placer devant elle, l'héroïque sanguine, sans manifester, en présence de ce nouveau prodige, ni étonnement, ni frayeur, reprit, tant bien que mal, sa précieuse charge et recommença de plus belle sa difficile ascension. J'aurais voulu pouvoir la suivre jusqu'à la fourmière, mais elle s'engagea sous de jolies bruyères roses qui fleurissent au bord du chemin, et je la perdis de vue.

D'espèce à espèce, la guerre; envers l'étranger, méfiance et malveillance souvent, presque toujours hostilité active; ainsi se comportent, se gouvernent ces rudes amazones. Entre les variétés d'une même espèce, au contraire, il y a quelquefois, lorsqu'une rencontre fortuite vient à se produire, alliance, fusion possible. Je me souviens à ce propos d'un fait curieux à plusieurs points de vue, dont j'ai pu suivre et constater les moindres détails.

En 1863, vers le milieu de l'été — j'étais alors dans le premier feu de ces études — je formai le projet de fonder plusieurs colonies de fourmis à une assez grande distance des fourmières-mères. Ma raison déterminante était exactement celle des enfants: je voulais voir ce qui arriverait. Les essais que je tentai d'abord furent des plus malheureux.

Les fourmis transplantées à grand-peine se dispersèrent effarées; les tribus voisines et ennemies en firent aussi disparaître un certain nombre. Sur ces entrefaites, j'avisai, à une trentaine de pas de la fourmière *Saint-Cyran*, un chêne dont la base évidée semblait destinée à recevoir dans d'excellentes conditions l'établissement que je rêvais. Sans perdre de temps, je me munis d'une grande boîte et je courus à la fourmière *Antonia*, dont l'immense population pouvait aisément me permettre un emprunt de ce genre. Je mis quatre ou cinq cents fuligineuses dans ma boîte, je les apportai jusqu'au chêne en question, puis je m'en allai très-content de ce que je venais de faire, me promettant de revenir dès le lendemain matin, voir comment iraient les choses. C'est à quoi que je me gardai de manquer.

Pendant deux jours, il ne se passa rien d'extraordinaire. La colonie avait l'air languissant, mais elle marchait tant bien que mal. Les nouveaux débarqués n'avaient pas éprouvé de terreur panique, ils ne s'étaient pas sauvés à la débandade, à travers les herbes et les mousses; c'était déjà un grand point de gagné. Je me félicitai de ma hardiesse et j'osai concevoir des espérances. Félicitations prématurées! espérances vaines! Le troisième jour, je m'aperçus que la colonie diminuait sensiblement et fondait, pour ainsi dire, à vue d'œil. En cherchant la trace des fugitives, je ne tardai pas à découvrir une longue file noire qui, descendant processionnellement du pied de l'arbre situé sur un rebord assez élevé, jusqu'au chemin même, se dirigeait vers *Saint-Cyran*.

Je fus saisi d'effroi. Il est vrai que *Saint-Cyran* était occupé aussi par des fuligineuses, mais qui différaient un peu des habitants de la colonie. La croupe noire de ces dernières était rayée de petits filets dorés qui les rendaient facilement reconnaissables et leur donnaient tout à fait bonne apparence, je ne sais quel air de toilette. A *Saint-Cyran*, la robe n'était pas si agrémentée,

pas la moindre raie de couleur, pas le moindre filet d'or; du reste, même structure, mêmes allures. Je m'attendais à un conflit, tout au moins à un accueil discourtois, à des rebuffades. Point du tout. Mes petites éthiopiennes si revêches, si dures habituellement, faisaient fête aux émigrantes; elles les caressaient avec leurs pattes; c'étaient des mouvements d'antennes continuels, des conversations infinies. Loin de s'arrêter, la procession allait toujours croissant, je la voyais peu à peu pénétrer, s'engouffrer dans les profondeurs de la fourmière noire. Bientôt, il ne resta plus un seul des colons qui m'avaient inspiré tant d'espoir et donné tant de soucis. Ils s'étaient tous et très-spontanément annexés.

Ce qui est digne de remarque et ce que j'ai pu vérifier à mon aise, c'est que l'alliance dura, que la fusion s'opéra. Pendant deux ans, j'ai vu les fourmis rayées prendre part, sur un pied complet d'égalité, et non comme esclaves, aux travaux de leurs camarades. En 1866, elles étaient en très-petit nombre; et, cette année, à peine en ai-je aperçu quelques-unes. Cela tient évidemment à une question de reproduction. — Extrait du *Cosmos*.

VARIÉTÉS.

Appel aux Agriculteurs.

Sous le titre ci-dessous; on lit dans la *Semaine Agricole*:
Nous sommes au milieu de la désolation, et, dans nos grandes villes, ce cri terrible se fait entendre dans bien des familles: Donnez du pain, nous mourons de faim.

La crise commerciale et industrielle laissera un bien triste souvenir de l'année 1875, et puisse l'année dans laquelle nous entrerons bientôt, faire oublier les souffrances auxquelles le peuple comme le commerce ont été en proie.

Peuple de la campagne! Dieu vous a protégé en vous donnant une abondante moisson, et l'on peut dire de vous sans crainte, que vous êtes riche des choses utiles à la vie. Il n'en est pas de même pour la plus grande partie des habitants de la ville. L'ouvrier souffre faute d'ouvrage; il ne peut, comme autrefois, subvenir aux besoins de sa famille, car il manque de tout; la misère a fait son entrée dans bien des maisons, et tandis que vous êtes assis au coin du feu, jouissant du confort que procure l'aisance, — que vous tenez de Dieu du reste, — grand nombre de vos frères sont là sans pain, sans feu.

Qui sait si, au nombre de ces malheureux, vous n'avez pas quelqu'un des vôtres ou de vos amis qui, après avoir vécu heureux à la campagne, est venu à la ville, croyant y rencontrer le bonheur que procure la fortune, et où il n'a trouvé que déception amère!

Vous le savez le malheur rend frère.

Pourquoi, vous habituellement si généreux lorsqu'il s'agit de secourir l'infortune, ne viendrez-vous pas au secours des frères, des parents et des amis que vous connaissez être dans l'indigence, dans nos cités? que chacun fasse sa petite part, il en coûtera peu.

Dieu qui vous a donné une riche moisson, a voulu éprouver la charité du peuple de la campagne en permettant cette crise financière. Qui osera dire que l'année prochaine, ce ne sera pas le tour de l'homme des champs à souffrir, et que la mesure dont il se sera servi pour les nécessiteux de villes, sera probablement la même dont on se servira vis-à-vis de lui.

Dans une circonstance semblable, nous croyons devoir reproduire un discours remarquable, prononcé par son Eminence le Cardinal Archevêque de Bordeaux, France dans un comice agricole.